

# BLAGNAC, QUESTIONS D'HISTOIRE

- *La Terreur économique*
- *Une jeunesse brisée*
- *Louis Weidknet, un Hussard noir de la République*



# UNE JEUNESSE BRISÉE : 1922-1945

« Il n'est pas un de nous qui ne puisse, à toute heure, où qu'il soit placé et sous quelque forme que sa personnalité se révèle, apporter un concours passager ou durable aux grandes réalisations d'humanité. »

La célèbre réflexion de Clémenceau rend justice à la multitude d'individus dont l'existence ne laisse aucune trace dans la mémoire des peuples. Ce récit concerne l'éphémère parcours d'un de ces oubliés de l'Histoire.



Roger Lormand à 16 ans

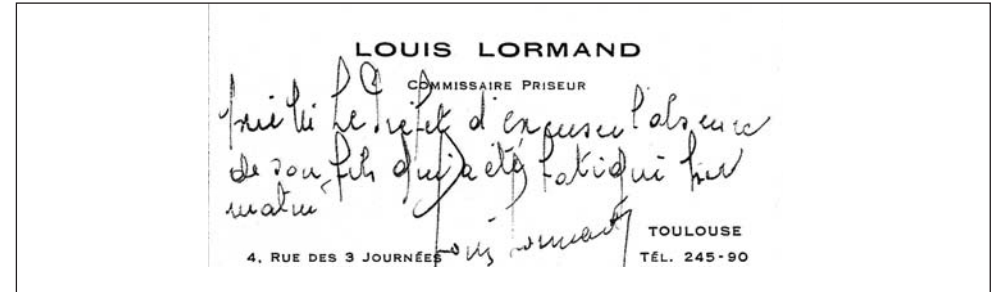
## LES ANNÉES DE FORMATION

Roger Lormand voit le jour le 27 mars 1922. Ses jeunes années s'écoulent à Saint-Martin-du-Touch, agréable banlieue toulousaine proche de Blagnac. Ses parents, aisés et cultivés, l'élèvent dans le respect des valeurs de tolérance et de compassion auxquelles il restera toujours fidèle.

L'érudition de son père est particulièrement brillante en matière artistique. Commissaire-priseur à la salle des ventes de Toulouse située rue des Trois-Journées, il adjuge tableaux, objets d'art et autres antiquités.



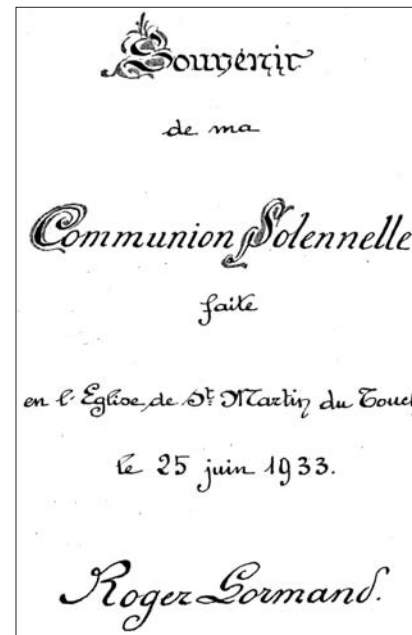
Maison Lormand à Saint-Martin-du-Touch



1933 : carte adressée au préfet disciplinaire de l'école Sainte-Barbe de Toulouse où Roger, 13 ans, est élève..

Professionnel éclairé, c'est avec un goût très sûr qu'il garnit la maison familiale de meubles anciens.

Roger grandit dans cet harmonieux décor.



Bon élève, il poursuit ses études à l'école Sainte-Barbe puis au pensionnat Saint-Joseph. Bachelier en juin 1940, il est admis à la faculté de médecine de Toulouse. Sa joie est cependant assombrie par un événement aux conséquences dramatiques : après avoir enfoncé nos lignes de défense aux frontières, l'armée d'invasion allemande vient de rentrer dans Paris.

Les deux premières années de faculté de Roger se déroulent dans une ambiance studieuse.

Les réussites aux examens sont fêtées dans un restaurant situé en bord de Garonne. Après le repas, étudiants et étudiantes



Jun 1942 : Roger et deux étudiantes fêtent leur succès à l'examen de première année de médecine - Coll. Famille Lormand

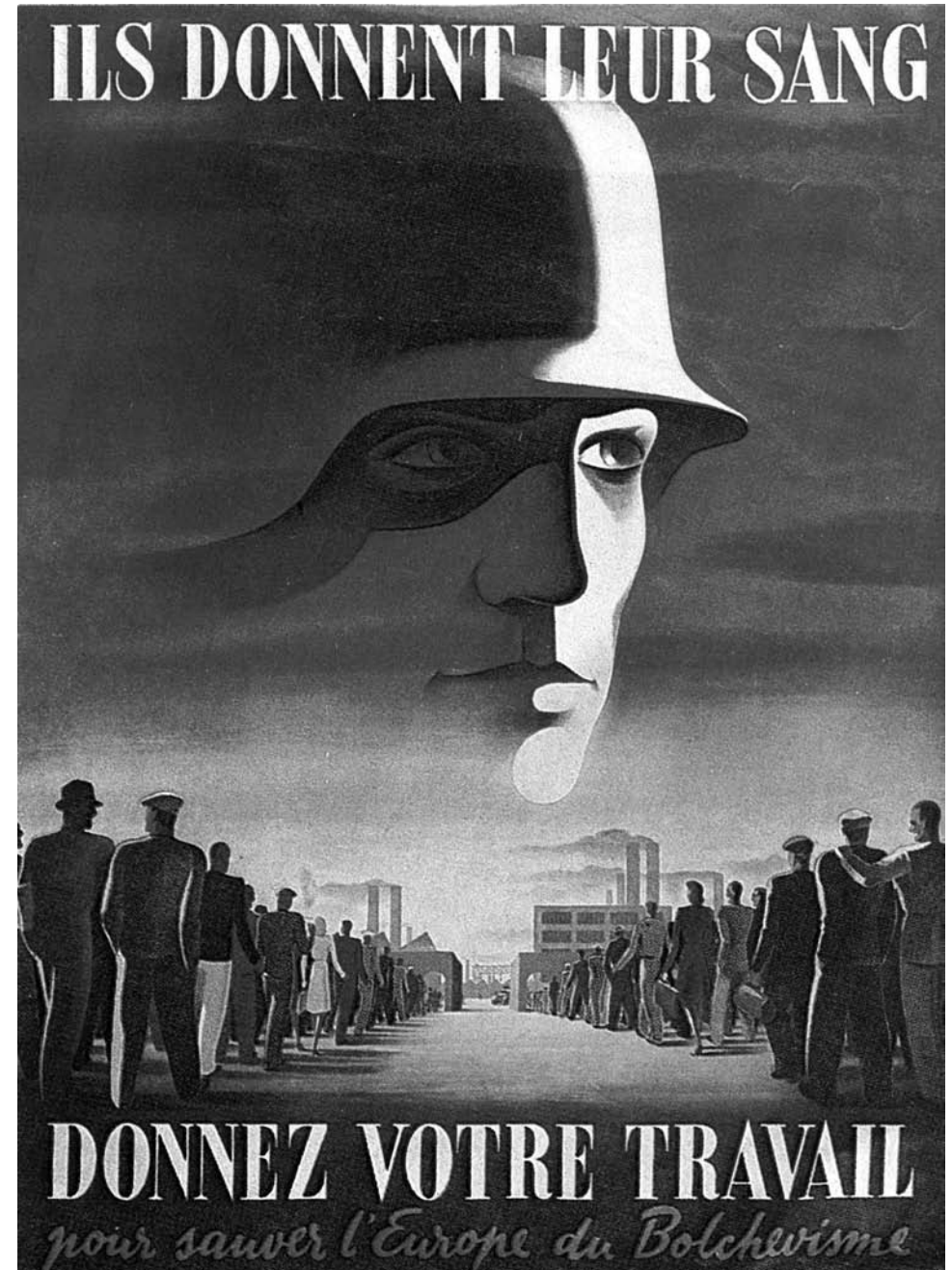
effectuent une promenade en barque sur le fleuve. Ces heureuses journées se terminent par des photos de groupes prises dans la bonne humeur. L'invasion de la zone sud de la France bouleverse l'année universitaire 1942-1943.

Le 11 novembre 1942, journée noire de notre histoire régionale, les chars allemands entrent dans Toulouse.

Trois ans après le début de la Deuxième



Debout de droite à gauche : Roger Lormand (marqué d'une flèche), René Legouté, non identifié., G. Moreau. Accroupis, le Docteur Lagouanelle (seul medecin en titre) et Robert Cour. - Coll. Famille Lormand



Affiche de propagande.

Personnel Médical Français  
auprès du Commissariat Général à  
la Main-d'Œuvre Française  
en Allemagne

PRÉNOM : LORMAND  
NOM : LORMAND  
PRÉNOMS : Roger, Raymond



Signature du Titulaire :

*R. Lormand*  
STAT  
FRANÇAIS  
MADE IN FRANCE

Roger Lormand à Blechhammer - Carte de S.T.O. - Coll. Famille Lormand

Guerre mondiale, l'Allemagne occupe notre pays. Doté des pleins pouvoirs, Pétain chef du nouveau gouvernement dit « de Vichy », engage la France dans la voie de la collaboration, entre autres économique, avec nos vainqueurs. Afin de remplacer les travailleurs allemands partis à la conquête militaire de l'Europe, le S.T.O, Service du Travail Obligatoire, est instauré. Il concerne les Français âgés de 20 à 23 ans contraints, sous peine d'arrestation, de partir travailler en Allemagne.

Pragmatiques, les autorités de Vichy accordent un délai de plusieurs mois

aux étudiants en médecine pour leur permettre de compléter leur formation. Il est vrai que la patrie des occupants manque de personnel de santé. Le sursis de Roger expire le 26 juillet 1943. Il embrasse ses parents puis rejoint ses camarades dans le convoi qui doit les conduire Outre-Rhin. Il a 21 ans.

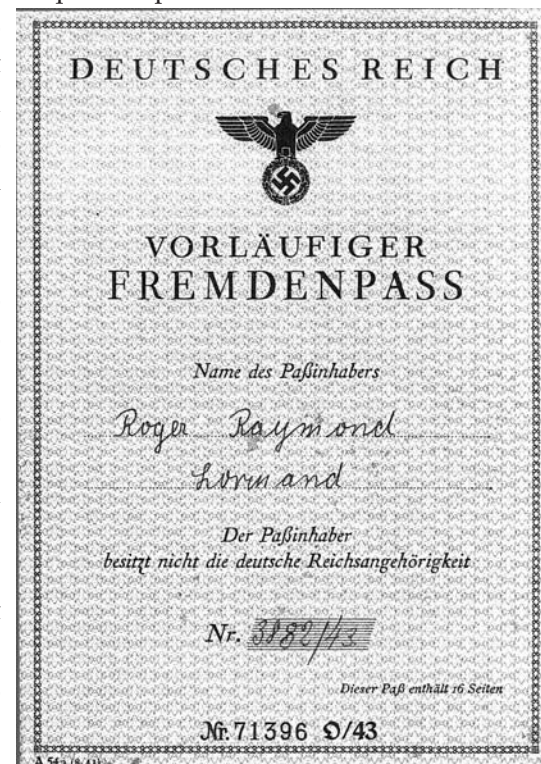
### SÉJOUR EN ENFER

Au bout du voyage, les membres du S.T.O. sont dispersés en Allemagne et dans les pays conquis. Robert, Jean Roulleau et Georges Moreau, copains d'étude à la faculté de Toulouse, sont dirigés vers la Haute-Silésie, au sud de la Pologne annexée.

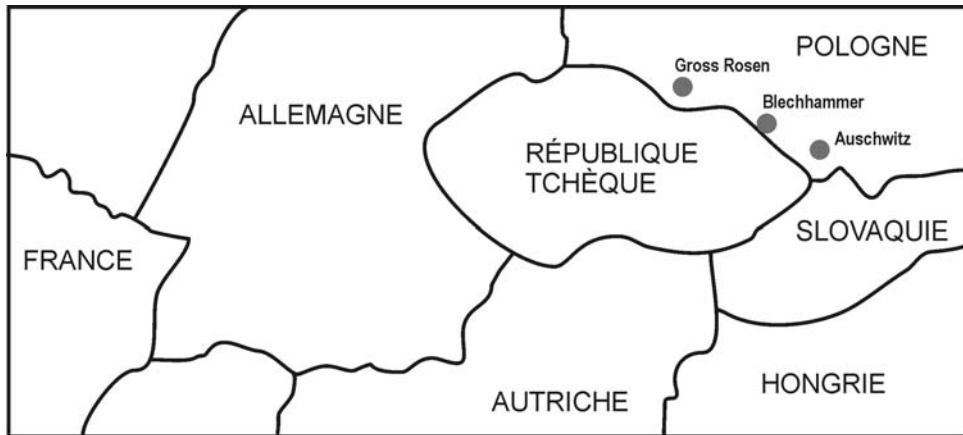
Blechhammer, lieu de leur affectation, est un gigantesque site industriel composé d'une multitude de camps gérés par les féroces soldats S.S. Plus de 40 000 travailleurs forcés y vivent dans des conditions souvent proches de l'esclavage, au profit de 14 firmes allemandes. Trois d'entre elles font encore partie, de nos jours, du paysage économique européen.

Les déportés juifs jugés aptes aux durs travaux sont traités de manière ignoble. À la moindre faiblesse, ils sont dirigés vers le camp d'extermination d'Auschwitz. C'est dans leur camp peuplé d'hommes et de femmes de diverses nationalités que la mortalité est la plus effrayante.

Les travailleurs prisonniers de guerre constituent le groupe de très loin le plus important du site : Russes, Polonais, Ukrainiens, Anglais, soumis à une discipline impitoyable, sont détenus dans un grand nombre de camps répartis autour des diverses installations industrielles.



Laissez-passer de Roger Lormand à Blechhammer.



*Situation de Blechhammer en Pologne annexée.*

*BLECHHAMMER : nom donné par les Allemands à BLACHOWNIA-SLASKA, Pologne*

*EHRENFORST : nom donné par les Allemands à SLAWIECINE, Pologne*

Dans un tel contexte, le camp des membres du S.T.O. paraît, bien à tort, épargné par le malheur. Les journées de travail harassantes, la nourriture insuffisante et le climat rigoureux rendent pénible le séjour forcé des ouvriers français. Leurs conditions d'existence ne sont cependant pas inhumaines contrairement à celles des autres détenus de Blechhammer. Ils bénéficient d'un hôpital géré par les membres de la section « Service de Santé du S.T.O. ». Le docteur Lagouanelle dirige l'équipe médicale dont font désormais partie nos trois carabins toulousains.

Après trois ans d'études théoriques, Robert découvre la partie pratique de son métier.

Pendant dix-huit mois, il soigne principalement ses nombreux compatriotes, ouvriers du S.T.O.

Ses camarades le décrivent plein d'entrain et toujours d'humeur égale. Citons-les :

*« Des ouvriers m'ont raconté comment il avait prolongé le séjour des convalescents à l'hôpital, retardant autant qu'il le pouvait le retour au travail des plus affaiblis... les trente réformés qui doivent à son insistance leur retour en France n'oublieront pas de sitôt ce qu'ils lui doivent... Plus d'un rapatrié, au cours du récit de ses souffrances, a fait allusion à cet étudiant qui a su lui apporter, en même temps que ses avis éclairés, le réconfort de son cordial caractère... Je l'ai vu, au milieu des malades, les rassurant, bavardant avec chacun. D'autres fois, de lui-même inquiet au sujet de l'un d'entre eux, lui rendant visite... »*

Une lettre de Roger reproduite dans le journal paroissial de Saint-Martin-du-Touch de décembre 1943, révèle son caractère :

*« Toutes les nouvelles, toutes les lettres qui nous parviennent de France ont, pour nous, un caractère majeur. Elles sont notre consolation et la preuve que chez nous, nous ne sommes pas oubliés. Il ne se passe pas un jour que notre pensée ne s'évade vers les lieux chers et les amis que nous avons quittés, il faut bien le dire, avec le cœur un peu gros. Depuis, le temps nous a endurcis. La profession que nous exerçons nous oblige à réagir et à passer, peut-être un peu vite, devant les misères qui défilent constamment devant nous.*

*Il m'a été particulièrement agréable, de par ma nouvelle situation, d'être en contact permanent avec les ouvriers français. Bien sûr, leur travail est parfois dur, il est parfois pour eux une cause de lassitude... C'est alors qu'intervient le rôle du médecin. Ils aiment se confier à lui et c'est avec une grande joie que je les accueille. Je n'aurais jamais pensé, avant de venir ici, que la profession médicale ait à faire face et à affronter autant de cas d'une diversité extrême et qui n'ont, bien souvent, qu'un rapport éloigné avec elle. Ce sera, pour moi, un apprentissage dont je pourrai me souvenir plus tard. »*

Roger exerce la médecine par vocation. La passion pour ce métier est probablement son meilleur remède contre l'inévitable mélancolie engendrée par son long exil.



*L'infirmerie de l'hôpital de Blechhammer. Roger Lormand est signalé par une flèche - Coll. Famille Lormand*

Pendant l'été 1944, la triste routine du camp est bouleversée par un énorme grondement de moteurs. Le bruit enflé en se rapprochant. Une multitude d'avions américains larguant des chapelets de bombes apparaît soudain au-dessus de Blechhammer. En peu de temps, les principales installations industrielles sont détruites. L'usine de fabrication de carburant synthétique et sa raffinerie sont pulvérisées dans un fracas assourdissant. L'explosion crée une spectaculaire gerbe de flammes. Après avoir rempli sa mission, l'escadrille retourne à sa base. À la terreur suscitée par le danger succède, lors du retour au calme, une période d'hébètement collectif.

Malgré ce chaos, les détenus sentent monter en eux un violent sentiment d'optimisme. La probabilité d'une prochaine délivrance devient enfin pour eux une perspective envisageable. Ils vivaient dans l'angoisse, désormais ils vivront dans l'espoir.



Courrier adressé à Roger Lormand, au S.T.O. à Blechhammer, par son père - Coll. Famille Lormand.

Les usines du camp sont à nouveau bombardées à plusieurs reprises pendant le deuxième semestre 1944. L'armée américaine à l'ouest et l'armée russe à l'est poursuivent leur progression. Prise entre le marteau et l'enclume, l'armée allemande recule sur les deux fronts. En raison de la percée fulgurante des chars russes à travers la Haute-Silésie, les soldats S.S. décident d'abandonner Blechhammer le 21 janvier 1945. Ils amènent avec eux 10 000 détenus juifs ou prisonniers de guerre vers le camp de Gross-Rosen. Environ 800 malheureux meurent d'épuisement, de froid ou tués par les S.S. lors de ce périple de 12 jours, effectué à pied, que les survivants appelleront « la marche de la mort ». Citons le témoignage de Georges Moreau rédigé quatre mois plus tard :

« Le 21 janvier 1945, à l'approche de l'armée russe, les Allemands ont quitté Blechhammer... Tout ce que nous avions vu réglé par l'ordonnance allemande se trouvait désormais sans loi, livré au pillage ou à la destruction. Des stocks énormes de ravitaillement, vin, tabac furent découverts, pillés, ce qui donna lieu à de sanglantes et mortelles bagarres. L'homme, devenu bête sauvage, ayant perdu tout sens de propriété, de morale, foulant au pied toutes les valeurs établies, revanche d'être humains asservis pendant des années par la machine allemande...

Les juifs, libérés de leurs bourreaux S.S. et se ruant sur une chance de liberté et de vie dans un état de détresse indescriptible...

Le spectacle de ce camp juif restera longtemps fixé dans ma mémoire.

Le 26 janvier au matin, les premiers blindés russes faisaient leur apparition. Seul, notre hôpital était resté, dans ce désordre, une oasis... J'ai eu avec les Russes les relations les plus cordiales. »

## AMÈRE VICTOIRE

L'arrivée des libérateurs crée un climat d'enthousiasme général dans l'équipe médicale. Le jour même, le docteur Lagouanelle, Robert Cour, René Legouté, Marcel Ranquet, Roger et deux auxiliaires médicaux décident de prendre contact avec l'état-major russe installé à Ehensforst, village situé à deux kilomètres. « Cruelle imprudence » note Moreau. Malgré le froid et la neige qui recouvre la région, ils prennent le départ pour une mortelle randonnée.

Sur le chemin du retour, une petite patrouille de fantassins russes abrutis par l'alcool les arrête. Sans doute ont-ils reçu l'ordre de traquer d'éventuels soldats allemands habillés en civil pour tenter d'échapper à leur sort. René Legouté décrit la tragédie dans un courrier rédigé sept mois plus tard :

« Très vite, le ton des militaires devint véhément et menaçant. Le mot espion, à peu près identique dans leur langue et la nôtre, revenait avec insistance dans leur bouche. Brusquement, sur ordre d'un sous-officier, sortant leurs revolvers, ils commencèrent à nous tirer dessus. Je vis tomber l'un après l'autre l'instituteur auxiliaire à l'hôpital, Robert Cour et le docteur Lagouanelle. »

Roger tente de s'enfuir, mais il est abattu en pleine course par une rafale de mitraillette.

René Legouté, Marcel Ranquet et le deuxième auxiliaire croient vivre leurs derniers moments. Brutalisés, ils entament un angoissant dialogue par gestes avec leurs agresseurs soucieux de récupérer leurs montres et leur argent avant de les abattre. Ils doivent la vie à ces précieux instants de répit :

« J'essayai de discuter par signes. C'est alors que l'ordre à la patrouille arriva, venu de je ne sais où, de regagner ses camions et de partir. Nous demeurions trois... Nous dissimulant de notre mieux, nous regagnâmes notre hôpital », ajoute Legouté.

Deux jours plus tard, le Toulousain Moreau ramène dans un traîneau les corps des quatre tués à Blechhammer. Citons-le :

« Ils étaient restés sur place dans la neige. Leurs cadavres avaient été pillés, les chaussures enlevées ainsi que la bague de Lagouanelle. Nous les avons ensevelis derrière l'hôpital, dans le petit cimetière que nous avons fondé pour plusieurs Français tués (probablement pendant les bombardements)... J'ai les photos des tombes. »

Plusieurs mois plus tard, Roulleau, Moreau et Legouté écrivent aux parents de Roger. Chacun apporte son témoignage concernant les dix-huit derniers mois d'existence de leur fils. Ces émouvantes lettres font partie du dossier familial Lormand. Elles ont permis la rédaction de ce modeste hommage.

Chez les Lormand, l'euphorie engendrée par la fin de la guerre a fait place au désespoir à l'annonce du décès de Roger. Prisonniers libérés et membres du S.T.O. retrouvent dans la joie parents et amis, mais leur fils ne fait pas partie du voyage. Brutalement fauché à 22 ans à peine, il s'est éteint loin des siens. À cet instant, sans doute ressemblait-il comme un frère au jeune tué décrit par Rimbaud, dans son poème « *Le dormeur du val* ».

*Nature, berce-le chaudement : il a froid.  
Les parfums ne font pas frissonner sa narine ;  
Il dort dans le soleil, la main sur la poitrine  
Tranquille. Il a deux trous rouges au côté droit*

Jacques SICART

## REMERCIEMENTS

Nous remercions chaleureusement M. Marcel Ranquet de Nîmes, acteur, témoin et survivant de la tragédie du 26 janvier 1945. Grâce à la précision de sa mémoire, nous avons reconstitué, avec émotion, les détails du drame survenu dans les neiges de Haute-Silésie, par un froid glacial, il y a 62 ans. Il avait alors 24 ans.

René Legouté s'est éteint il y a trois ans. Avec enthousiasme, son fils Thierry, demeurant à Figeac, a eu l'amabilité de nous révéler les récits de son père concernant ses années de jeunesse volées. Nous le remercions vivement.

## ANNEXE I

Le nom de Roger Lormand figure en lettres dorées sur le monument aux morts de Saint-Martin-du-Touch.

**Témoins** dont les lettres, rédigées en 1945, ont permis la reconstitution de la fin du parcours de Roger Lormand :

J. Roulleau et Georges Moreau, étudiants à Toulouse en 1943.  
René Legouté, 54 Avenue de la Croix de Berny, Antony (Seine)

**Tués** lors de la tragédie du 26 janvier 1945 :

Docteur Lagouanelle, Le Pontet-Eyrans (Gironde)  
Robert Cour, 19 Avenue Victor Hugo Brioude (Haute-Loire)  
Roger Lormand, 138 Route de Bayonne Saint-Martin-du-Touch Toulouse  
Non identifié, instituteur, au S.T.O., auxiliaire à l'hôpital.

## ANNEXE II

### BOMBARDEMENT DE SAINT-MARTIN-du-TOUCH

Le dossier familial Lormand comprend une lettre de Louis Lormand adressée à son fils Roger, membre du S.T.O., Outre-Rhin. Elle concerne le bombardement de Saint-Martin-du-Touch et de ses usines aéronautiques dans la nuit du 5 au 6 avril 1944.

Rappelons qu'à cette époque, ce site industriel était utilisé par l'armée allemande. Il représentait donc une cible prioritaire pour les Alliés.

En raison de l'intérêt historique évident de ce document, nous le reproduisons intégralement.

*Dimanche 19 avril 1944 : Mon bien cher Roger*

*Nous venons de traverser une bien pénible période. Tu as du être fixé par les journaux et le télégramme que je t'ai fait adresser par l'intermédiaire des autorités allemandes.*

*Nous avons été bombardés dans la nuit du 5 au 6 avril à 23h, les usines aéronautiques et notre localité. Les bombes d'un très gros calibre ont commencé à tomber du haut de la cote du moulin, en face le café Sévère démolie et en suivant jusqu'aux usines. Il y a eu 8 morts et 20 blessés. Parmi les morts, je te citerai, de connus, M. Azam, son fils le plus jeune, sa belle-sœur, Mme Palouméra, le laitier surnommé le fofe, le grand-père Cazalé et deux personnes que je ne connais pas.*

*Parmi les grands blessés, il y a les gérants de l'Epargne, Match, le frère du garçon qui allait avec toi au pensionnat et que l'on a trépané.*

*Comme maisons démolies, il y a l'Epargne, le café Azam, la maison de Malecaze à côté du presbytère et 3 maisons à côté et en face. Toute la rue de l'église a souffert, la maison de Camboulive et la suivante en face M. Daroux, la villa de Trouillet et toutes les maisons depuis le cimetière jusqu'aux usines. La route de Colomiers est littéralement labourée et parsemée de cratères de 30 mètres de diamètre. Plus d'arbre, plus de rail de tramway, plus de fossés, un spectacle de ruines. Le champ de Madame est incultivable. Il y a 20 points de chute et des cratères de plusieurs dimensions.*

*Le village a été évacué depuis le 6 avril à midi. Seuls, les membres les plus courageux de la défense passive sont restés à leur poste mais nous avons eu des défections et pas mal ont suivi l'exode. Ta mère, Alfred et Rose n'ont pas voulu me quitter et nous sommes restés terrés dans l'incognito, soit dans l'abri, soit à la maison. Nous sommes restés une dizaine dans le village désert car, pendant 48 heures après le bombardement, il a éclaté 460 bombes à retardement occasionnant de gros dégâts... Il y en a encore 42 à éclater qui sont repérées et signalées mais, sois sans crainte, aucune dans nos parages. La plus rapprochée est dans la remise de Calvet. Le village est gardé par la police et la milice. Aucune circulation. Il y a encore 5 bombes à retardement entre le moulin et le pont du Touch.*

*Nous avons des dégâts aux toitures de chez nous ( la maison Lormand est située 138, route de Bayonne). C'est un arbre parti en voltige qui est venu culbuter sur la chambre Louis XV et a enfoncé la maison tu te rends compte de la puissance de ces bombes.*

*J'ai assuré pendant 5 jours la garde de 3 îlots par suite de la disparition des autres membres de la défense passive.*

*Mr Trouillet, chef de secteur, a dû abandonner son poste par suite de sa grande*

*fatigue. Il s'est réfugié à Pibrac. J'ai été nommé à sa place et je suis grand-maître du village, ayant sous ma domination les forces de police et le personnel du Secours National. Il faut faire vivre les rescapés qui sont restés ainsi que les animaux. Il y a eu le pillage organisé. On a eu des escarmouches et même des blessés pendant les patrouilles de nuit. Tableau de chasse : exécution capitale sur place.*

*Tu peux constater que je n'ai pas toujours été à la fête. Je suis constamment en rapport avec la préfecture pour le service d'ordre. Les routes sont barrées et, pour aller à Toulouse, il faut passer par Tournefeuille.*

*Je ne t'avais pas écrit depuis le 5 avril, avant le bombardement.*

*Je reprendrai maintenant ma correspondance régulière.*

*Affectueux baisers.*

*Louis*

#### Sources

- Entretien avec M. Marcel Ranquet, de Nîmes en août 2007
- Entretien avec M. Thierry Legouté, de Figeac, en septembre 2007
- Dossier familial Roger Lormand
- Cointet (Michèle et Jean-Paul) Dictionnaire Historique de la France sous l'Occupation Editions Taillandier 2000
- Site [w.w.w.jewishgen.org](http://w.w.w.jewishgen.org)
- Site [wikipedia.org](http://wikipedia.org)